

Quand le photo-roman est platte

récit tragico-
comique

par
Marie Déarty



1991. Rien de bien science-fictionnel dans l'air. L'autobus 29 sur Rachel ne passe toujours qu'aux demi-heures. Et pourtant, la réalité dépasse de loin la fiction des romans écrits au cours des dernières décennies.

Georges Orwell se retournait depuis longtemps dans sa tombe et en était fatigué. Il partageait du reste ses spasmes rotatifs avec plusieurs autres penseurs célèbres de cette fin de siècle dont Freud, McLuhan et le professeur Gazon. Diagnostic : les voyants-philosophes-politiciens-psychologues devraient porter des lunettes. Freud avouait d'ailleurs, quelques jours avant sa mort, n'avoir jamais pu lire la neuvième ligne sur le carton blanc de l'optométriste (L E F O D P C T).

Viviane, assise à un bureau dans la chambre d'Hélène, sa mère, regarde sur le mur le calendrier aux trois petits chats que sa voisine d'en bas lui a donné. Viviane n'aime pas les minous, surtout à cause de leur sourire emprunté, mais elle aime bien sa voisine Mme Ouimet, Juliette pour les intimes.

Donc, le 7 mars 1991, puisque nous y sommes, Viviane, qui fêtera ses 18 ans demain, regarde par la fenêtre et ne voit que le « frasil » des vitres. Il y aura également six mois demain que sa mère est morte d'un cancer. Elle l'aimait beaucoup, Hélène. Viviane avait aimé grandir à côté d'elle, vieillir avec elle. Son père, surnommé le soldat de l'amour inconnu, les avait quittées deux ans après la naissance de Viviane.

Cet après-midi, pour plonger dans son nouveau photo-roman, littérature dont elle raffole, elle s'est assise là où sa mère s'installait pour écrire ou dessiner dans un de ses multiples cahiers.

Ça faisait rire Viviane. Un cahier pour écrire ses rêves, un cahier pour son journal intime et politique, un cahier de croquis (elle était costumière de métier), un cahier pour ses brouillons de lettres, un autre comme journal de bord de ses voyages.

Tu fais pas un pouce sans l'écrire ou le dessiner, qu'elle lui avait dit une fois, avec un air mi-figue, mi-raisin, mais plutôt raisin.

La lecture de ces feuilletons d'amour, que désapprouvait Hélène, n'était que le moindre de ses péchés mignons. Souvent accompagnée de Noémie, sa complice, née dans les années 70 de parents macrobio-granola, elle dévorait avec autant d'appétit, mais heureusement en moindre quantité, les sacs de croustilles au ketchup.



L'héroïne du photo-roman s'était trompée, c'est du moins ce qu'annonçait le titre de la belle revue couleur, papier glacé, et c'est probablement ce qui expliquait sa moue boudeuse et ses yeux mi-clos sur toutes les photos. Les femmes sexy ne sourient pas, c'était aussi écrit en lettre subliminales entre les lignes de chacun des dialogues. Mais le héros, Jacques Douglas, détective, était si beau... Carole, l'héroïne lui avait dit :

— Depuis que je te connais, je me sens tranquille et confiante. Tu es l'homme qu'il me faut pour me tirer de ce pétrin*.

C'est vrai qu'elle était tombée dans un méchant guet-apens à cause d'un méchant garnement.

Imaginez-vous une histoire de chantage. L'opéra de la petite misère sexuelle, quoi! Une histoire de photos cochonnes prises à son insu, dans un moment d'égarement, voire même sous l'effet de drogues.

L'héroïne Carole était donc assise dans un somptueux divan de Roche Oudebois et sursauta aux trois coups de téléphone : DRIGNE, DRIGNE, DRIGNE**. C'était évidemment le méchant qui lui téléphonait pour lui sussurer quelques insanités :

— Tu est de plus en plus désirable chaque jour. Depuis que je t'ai rencontrée, je ne pense qu'à toi, c'est comme une maladie. Tu ne sais pas ce que tu perds en refusant ma proposition. Tu aurais tout ce qu'une femme peut désirer, vêtements, bijoux, fourrures. Je te désire trop Carole. Je trouverai le moyen de t'avoir à tout prix.



Viviane qui en est à son trois-cent douzième photo-roman (un par semaine depuis 6 ans) n'est pas du tout surprise de la tournure des événements. Elle pourrait elle-même aller sauver l'héroïne et dire à Jacques Douglas de prendre des vacances ou de se recycler en ombudsman féministe, c'est plus populaire. Elle laisse donc son photo-roman ouvert à la page 12, le temps qu'il faut à Carole, l'héroïne, pour se remettre de ses émotions.

Y me tannent eux autres, j'vas leur en écrire, un photo-roman. On est pas pour commencer le vingt-et-unième siècle avec des histoires de même...

Et elle se lève avec la ferme intention d'aller se chercher une figure dans la cuisine.

Quand elle revient s'asseoir à la table de travail d'Hélène, à qui elle n'arrête de penser que le temps de dénouer quelques intrigues photo-romanesques, elle prend de sa main sucrée-collante le cahier bleu de sa mère.

Moi ma fille, j'ai été dans les Guides, j'suis toujours prête quand l'inspiration passe, lançait Hélène en riant, l'index, le majeur et l'annulaire dressés vers le ciel tandis que le pouce faisait crier « mon oncle » à l'auriculaire en lui administrant la prise à Yvon Robert, une sorte de clé japonaise québécoise.

Le cahier bleu, Viviane l'avait toujours appelé le cahier de pratique. C'était celui où Hélène écrivait le brouillon des lettres qu'elle envoyait régulièrement à ses amies-amis. Viviane avait le droit d'y fureter, à l'occasion, avec la permission d'Hélène et même qu'une fois elle y avait laissé ses traces en écrivant une lettre d'amour à sa mère. S'accordant maintenant seule cette faveur, elle commence à lire et au hasard tombe sur deux lettres inachevées, jamais terminées, jamais « timbrées », jamais expédiées à ses deux destinataires : Claude, le « chum » de sa mère après la disparition de son père dans la nature... et Louise, grande amie de toujours et ricaneuse célèbre. Les deux lettres étaient datées de mars 1981.

J'avais huit ans dans ce temps-là, pensa-t-elle.

Claude, Viviane s'en souvenait, était fin, parlait fort et mangeait de la luzerne.

Maman et moi on disait qu'il broutait...

Mars 1981

Cher Claude,
J'ai décidé de t'écrire, tu sais combien j'aime ça écrire. Tu me l'as d'ailleurs déjà reproché et j'avoue que cette fois-là j'ai eu peur de moi, peur d'être une intellectuelle indésirable, laide comme celles que la légende font se cacher derrière les trente-trois tomes de l'encyclopédie Grolier, une espèce de monstre du Lochness des bibliothèques.

Les livres, ah oui, les livres ont changé ma vie. À 16 ans, je suis partie de la maison paternelle, disons plutôt maternelle, après avoir lu DO IT de Jerry Rubin... c'est pour te dire !

J'ai terminé hier soir LES BONS SENTIMENTS de Marilyn French et me voilà ce soir à penser que l'amour est impossiblement inhumain.

Me voilà à me regarder me fondre dans le « nous autres », me voilà à nous regarder comme un couple. YARQUE, comme c'est laid. Le spectre de Roger et Thérèse se dresse devant moi. Roger et Thérèse, parlons-en. Roger et Thérèse, vingt ans de vie commune ou plus. Un vieux couple, compte tenu de l'espérance de vie des mariages actuels. Passé le cap des noces de papier, de cuir, de bois, d'acier, non sans misères, mais avec beaucoup de grandeur d'âme. Ils ont tenu le coup. Des enfants, oui, en nombre moyen, deux, trois, ou 2 point 3 comme disent les statistiques du gouvernement. Une famille moyenne, un couple moyen, à revenu moyen, probablement endetté, chez qui l'heure du souper, même sans règle de conduite, même sans consigne à cet effet, se passe dans le silence d'un réfectoire de soeurs grises.

Une vie entre les petits pois no. 2 et une tranche de steak que l'on n'a pas saisie à temps. Un souper triste devant le canal 10 ou le canal 2. Roger et Thérèse, nos mascottes les jours où nous trouvons que notre relation glisse vers le couple, vers l'amour tué dans l'oeuf-minute. C'est pour rire bien sûr. Et nous rions... souvent.

Je le fais par plaisir, pour le kik, pleine de contradictions, sous le regard des fois surpris de mes amies-de-filles, que j'ai évidemment délaissées depuis que je te vois tous les soirs.

Pour sauver notre relation privilégiée du méchant couple unidimensionnel, j'ai conservé des relations secondaires épisodiques, AIL !, et je regarde ailleurs quand tu tiens dans tes bras celle que tu aimes et qui n'est pas moi.

Je suis presque devenue ta complice un jour, mais nous ne parlons pas la même langue et il n'existe pas d'espéranto en amour. J'y ai presque cru que je serais ta soeur, ton unique, ta merveilleuse, ta touffe chaude, que nous serions invincibles comme JO et ZETTE dans LE MANITOBA NE RÉPOND PLUS, beaux comme les héros de Réjean Ducharme dans L'HIVER DE FORCE.

Je suis redevenue triste quand j'ai su que j'étais devenue TA blonde, et toi, MON chum. Ça a dû se passer, à mon insu, un soir que je faisais pas attention.

Au fond, j'aime beaucoup plus nos histoires de cul, je les aime mieux, elles sont juteuses et tendres, j'ai toujours envie de les allonger pour le plaisir évidemment, ou de les ponctuer d'une longue frisée comme une virgule, ou d'y mettre mon doigt, en alinéa, avant de recommencer un autre paragraphe. J'aime mieux savoir que nos culs se reconnaissent avant nos têtes. Ça me rassure, ça me fait du bien...

Et pourtant que n'ai-je fait, que ne fais-je encore pour demeurer ton amante. WOW ! J'ai maigri, au régime perpétuel depuis le jour où j'ai pensé te dire « je t'aime ». Je m'habille pour mieux me déshabiller, je me guirlande, je me décoore, je me décoormague comme un logement retapé.

La page ouverte du photo-roman montrait le héros-détective, Jacques Douglas, enfonçant la porte d'un coup de pied SBAAM, projetant sa droite en pleine figure du méchant SPOUETTE, SMACHE, OUTCHE... Et tirant par le bras la toujours-héroïne Carole, il lui dit :

— Et toi, viens avec moi, idiot. Tu allais encore faire une erreur. Ça aurait été la pire erreur de ta vie.

Heureusement Viviane poursuit sa lecture dans le cahier bleu, réalisant tout à coup que sa mère, Hélène, n'avait pas toujours été comique, mais qu'au moins, elle n'était pas comme les autres...

Elle commence à lire la seconde lettre.

Mars 1981

Salut Louise,

Il est 4h 30 jeudi matin et je prends la plume, mon « pilot » mauve, pour t'écrire un mot... au clair de la lune, cela va de soi. Ce n'est pas pour te conter mon dernier rêve même s'il est digne du meilleur film de Buster Keaton. Non, ce que j'ai à te dire ressemble plutôt à un cauchemar.

J'ai peur d'être misogyne. C'est bien juste à toi que je puisse avouer ça. Je sais qu'il n'y a pas là de quoi réveiller son homme, la preuve en est faite depuis longtemps, mais moi, ça me donne des sueurs froides et ça me tient en état de veille depuis hier soir.

Qu'est-ce que je fais, docteur, est-ce grave ? J'ai essayé tous les remèdes contre l'insomnie, la panoplie pharmaceutique exceptée. J'ai même commencé à faire le compte de mes amants passés mais ça me fait trop rire de les voir enjamber la clôture comme des moutons. Ils n'étaient pas tous des athlètes, tu le sais, je t'en ai déjà parlé. J'ai même failli te téléphoner, pensant que tu viendrais peut-être d'une de tes tournées nocturnes à cette heure-ci.

Nous avons discuté l'autre jour de la misogynie, combien elle était partout présente.

Tu m'as fait remarquer que le mépris des femmes est un des sentiments les plus universellement partagés, et ce, non seulement par les hommes mais aussi par nous, les femmes.

J'observe, j'écoute et il semble que ce soit vrai. J'entends plusieurs femmes se défendre d'en être.

Les versions nouvelles, sophistiquées, camouflées, servies à la moderne : « Moi, c'est drôle, je m'entends mieux avec les hommes », teintées de mépris à l'égard de notre féminité quotidienne, dont il faut se délivrer comme du mal, moi je ne trouve pas ça drôle surtout que je retrouve dans ces voix des intonations familières.

Tu m'as rappelé l'époque où tes meilleurs amis étaient des hommes. Je m'en suis souvenue, moi aussi, du temps où je sortais avec ma gang de gars. Le temps où je voulais être une personne avant toute chose et surtout pas une fille. C'était naïeux, une fille, les gars le disaient et je riais avec eux. Les filles, les autres évidemment. Celles qui regardaient monter l'échelle dans leur bas de nylon et qui l'arrêtaient avec du « cutex », celles qui parleraient bientôt des petits et des couches parce qu'elles se seraient fait prendre... à être des femmes, comme moi plus tard d'ailleurs.

J'avais presque réussi à faire un homme de moi, tu le sais, je te l'ai conté des tonnes de fois J'y croyais, pensant même que la chanson de Charlebois, UN GARS BEN ORDINAIRE, avait été écrite pour moi. C'est vrai, je devais être une femme hors de l'ordinaire, mais je faisais un garçon bien ordinaire et c'était triste.

En 1971, j'ai acheté mon premier livre féministe, SISTERHOOD IS POWERFUL, écrit par un collectif de femmes américaines. J'avais inscrit mon nom en page de garde : Sister Hélène Defoy, été 1971.

Viviane n'était pas encore née.

C'était beau. J'en parle avec l'émotion d'un vétéran de la dernière guerre. Oui, la guerre des sexes a eu lieu. On a versé dans le WOMAN IS BEAUTIFUL en même temps que les noirs, les indiens et les petits pays. Oui, c'était beau, excitant enfin d'être des femmes.

Ça fait dix ans qu'on se parle, qu'on se jase, qu'on n'est plus des folles, chacune dans notre camisole. Je regarde autour, je vois des super-femmes. On a dénoncé notre double journée de travail et je me demande encore des fois si on n'était pas en train de la quadrupler en voulant tout faire, tout être à la fois... belles mais pas des têtes de linottes, encore ingénieures en alimentation saine, en santé, et mécaniciennes de surcroît quand l'auto part pas ment pas ça la cause de mon tourment me disant que, sans être sorties du bois, on a au moins commencé à regarder le loup en pleine face. Mais cette nuit le loup m'a fait un drôle de sourire et m'a dit quelque chose comme :

— Le plus méchant des deux n'est pas celui qu'on pense.

— Qui s'qui l'a Marie Stella, palette-de-chocolat, ai-je tout de suite rétorqué pour sauver ma face. Mais je sais que la réponse est faible.

Je me demande, avec un peu d'horreur, jusqu'à quel point, nous les femmes, et moi ce soir, n'avons pas assimilé l'idée de l'image inférieure et dégradante de la femme, être second. Idée qui fut habilement transmise de père en fils, mais aussi peut-être de mère en fille.

Bon, le jour le lève et je sais que je vais pouvoir dormir un peu tout à l'heure bordée par la voix de Joël Le Bigot. Ne suis-je qu'une pauvre femme ? Moque-toi pas trop de moi, je t'entends déjà ricaner.

Dans le photo-roman, pendant ce temps, Jacques Douglas a démasqué le vrai coupable qui n'était nul autre que Diego, futur mari de Carole. La dernière photo de l'épisode amoureux laisse encore croire aux âmes de bonne volonté que tout finit bien.

— Les cheveux au vent, le regard affectueux de Jacques Douglas...

Carole retrouve enfin son sourire...

FIN

Viviane qui a encore faim — une figue ne fait pas un repas — se lève pour aller se préparer une salade de pois chiches et boire un peps. Plus tard elle appellerait Louise.

* Dialogues tirés pour le vrai de : *Les aventures de Jacques Douglas* chez Lancia Edizioni.

** DRIGNE : conformément aux normes de l'Office de la langue française en vigueur depuis le 31 décembre 1980. Francisons nos onomatopées. Ex. : dites maintenant « Ail, ail, ail, maman j'ai mal ».